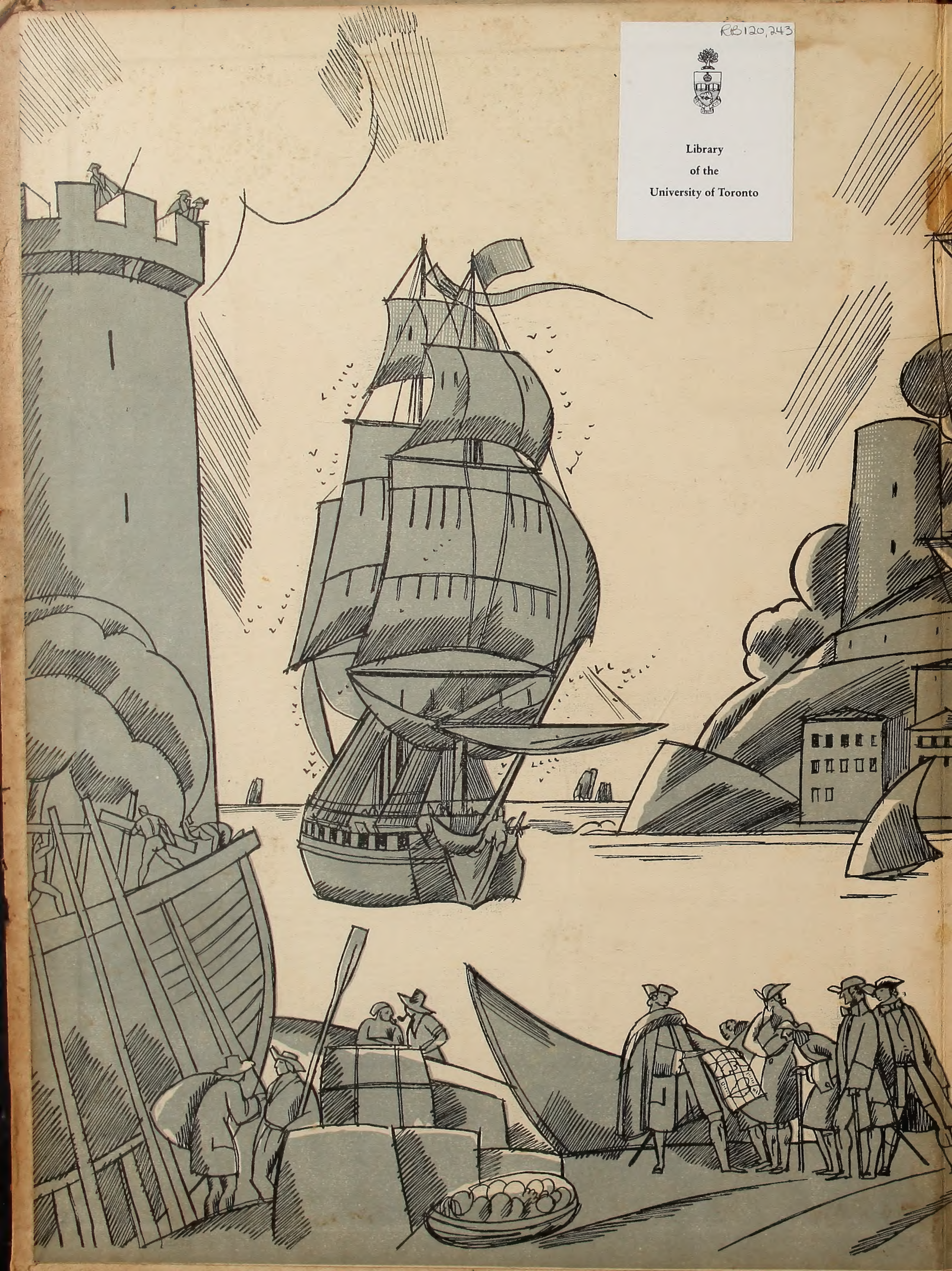


VOYAGES *et* GLORIEUSES DECOUVERTES DES GRANDS NAVIGATEURS ET EXPLORATEURS FRANÇAIS

ILLUSTRÉ *par* EDY LEGRAND *pour* TOLMER, *éditeur*




LE
BEAV
VOYAGE

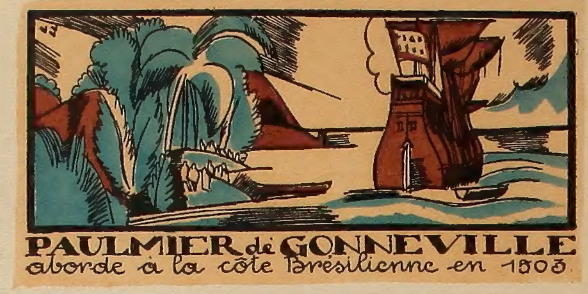
VOYAGES &
GLORIEUSES DÉCOUVERTES
DES
GRANDS NAVIGATEURS & EXPLORATEURS FRANÇAIS

ILLUSTRÉ Par
Edy LEGRAND



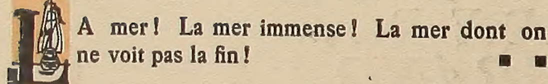
TOLMER
IMPRIMEUR ÉDITEUR
à Paris, 13 Quai d'Anjou, dans l'Ile St Louis.





VOYAGES & GLORIEUSES DÉCOUVERTES DES GRANDS EXPLORATEURS & NAVIGATEURS FRANÇAIS

Quelques mots d'introduction



LA mer ! La mer immense ! La mer dont on ne voit pas la fin ! ■ ■

■ Dès les premiers jours du monde, un homme a voulu savoir : — Qu'y-a-t-il derrière cette nappe d'eau? D'où viennent ces vagues? Pourquoi ces nuages ? ■ ■

■ Plus audacieux que ses frères, un homme a lancé sur ces flots un tronc d'arbre et, sur ce frêle esquif, un navigateur est né. ■ ■

■ Apprendre est un besoin pour la nature humaine, aussi puissant que la soif et la faim. Grâce à lui, on a cherché ; grâce à lui, on a trouvé ; c'est à lui que nous devons les sciences qui ont engendré le progrès. ■ ■

■ Au delà de l'Océan qui battait nos côtes, Francs ou Gaulois ne connaissaient que le pays des Saxons, plus haut vers le Nord, les falaises scandinaves. Mais plus loin encore, qu'y avait-il ? Quelles terres inconnues ? Quels arbres ? Quelles richesses l'Océan cachait-il, dans le mystère de son calme et de ses tempêtes ? ■ ■

■ Sans doute, le soir, se contait-on les histoires merveilleuses des pays lointains que les Anciens avaient déjà visités : Jérusalem-la-Sainte, l'Indus, le fleuve aux rives brûlantes, d'autres pays dont le nom sonnait comme des cymbales : *Caproban*, une île où des pêcheurs allaient sous l'eau chercher des perles, *Cathay*, où vivaient des hommes à la peau jaune, *Cambaluc*, dont les dieux effrayants se faisaient adorer dans des temples en forme de tour, d'autres régions encore, comme cette Abyssinie la Noire dont les peuplades autrefois avaient payé leur tribut d'or au puissant Salomon, et dont un enfant de la côte française, nommé le prêtre Jean venait de se proclamer le roi ! ■ ■

■ Peut-on rêver sans agir ? Ouvrez à n'importe quelle page l'histoire. Les Français sont trop hommes d'action, de courage et d'initiative pour se bercer longtemps dans l'inactivité d'un rêve. Le problème des terres inconnues posé, ils ont voulu le résoudre et, dès le début du XVe siècle, avec une ténacité et une endurance qui ne s'arrêteront plus, les marins se livrent aux aventureuses recherches. ■ ■

■ Admirable audace. Voyager, à présent, est devenu un plaisir : on boucle ses malles, on monte à bord d'un « transatlantique » et en quelques jours, comme dans un rêve, on est transporté, à New-York, à Calcutta, à Pékin. Au début, il n'en était pas ainsi. Point d'électricité, point de vapeur, point de transatlantiques. Comme






Les frères ANGO.
armateurs Dieppois sous François Ier.


Jean et Raoul PARMENTIER
découverte de l'île de Sumatra en 1529.

embarcations: des frégates et des corvettes, merveilleuses certes pour l'époque, construites avec tous les moyens dont on disposait alors, mais, en regard des flots qu'elles devaient braver, à peine plus solides que des coques de noix. Sur ces embarcations, un équipage réduit; comme moteur : le vent dans la voile. Comme but : l'inconnu. Au bout, trop souvent : des privations, des souffrances, la mort! ■ ■

■ Nombreux sont les enfants de France qui dépensèrent leurs forces pour donner à leur pays quelque parcelle de terre inconnue. Noble série de figures, qui se campent, de siècle en siècle, à travers l'histoire, comme une rangée de statues héroïques dans un beau parc.

■ Faut-il rappeler tous ces hardis marins de Bretagne qui, bien avant que les vaisseaux de Colomb n'eussent cinglé vers le Nouveau Monde, s'aventurèrent dans le Nord, jusqu'à une île de neige et de glace qu'ils appelèrent Terre-Neuve. Leur nom s'est perdu, leur souvenir reste. ■ ■

■ D'autres leur ont succédé qui, sur toutes les mers, sont partis à la découverte : *Jean de Béthencourt* qui, dès 1409, découvrit les îles Canaries, où les Portugais ne devaient parvenir que plus tard dans leur recherche d'une route vers les Indes en contournant l'Afrique; voici *Paulmier de Gonneville* et *Jean Denis*, de Honfleur qui, vers la même date, firent des expéditions, le premier le long des côtes du Brésil sur son vaisseau l'« Espoir » (1503), le second dans le nord, en 1506, aux Baccalhaos (Labrador). ■ ■

■ Voici les deux *Ango*, ces armateurs dieppois qui, aussi riches et puissants que des princes, mirent leur flotte au service de Francois Ier et battirent, jusque dans leur port, les vaisseaux portugais qui avaient insulté le pavillon français. L'aîné Jean, vicomte de Dieppe, possédait plus de trente vaisseaux, qui s'égaillaient dans l'Atlantique ou la mer des Indes. Equipés par lui et commandés par deux grands marins, les frères *Raoul* et *Jean Parmentier*, le « Sacre » et la « Pensée » arrivèrent, en 1529, en Malaisie, jusqu'à l'île de Sumatra. Outre des cartes et des notes, Jean ramena de ces voyages une suites de poëmes « Les Merveilles du Monde », où il décrivait les pays féeriques qu'il avait vus. ■ ■

■ Plus glorieux, *Jacques Cartier*, marin de Saint-Malo, dont nous parlerons plus loin, fut envoyé par François Ier pour explorer les parages septentrionaux de l'Amérique. Avec la « Grande Hermine », la « Petite Hermine » et l' « Emerillon », après un premier voyage jusqu'à l'entrée du grand fleuve le Saint-Laurent, il longea le Labrador, remonta le Saint-Laurent et arriva à l'embouchure du Saguenay. Il explora ces contrées et en prit possession solennellement au nom du roi de France. ■ ■

■ Né à Provins en 1510, *Durand de Villegagnon*, après avoir défendu Tripoli contre les Turcs, fut chargé en 1555, par Coligny, de conduire au Brésil une petite troupe de Calvinistes. Il s'établit aux environs de Rio-de-Janeiro et y jeta les fondements d'une colonie française, que ses successeurs malheureusement ne parvinrent pas à maintenir. ■ ■

■ Voici encore *Jean Ribault*, de Dieppe et *René de Landonnière* qui tous deux voulurent fonder une colonie en Floride. Des premiers établissements furent fondés, de nombreuses terres avaient été défrichées, mais ni l'un ni l'autre ne purent résister aux assauts des Espagnols. Jean Ribault périt assassiné. ■ ■

■ Nous arrivons au nom de *Samuel Champlain* (1570-1635) qui, sous le règne de Henri IV, mit en culture les terres fertiles découvertes par Cartier et organisa leur exploitation. Au cours de plusieurs voyages, il visita les côtes d'Acadie (Nouvelle-Ecosse), fonda Québec (1608), explora les lacs Champlain et Ontario.

■ Plus loin, dans le XVIIe siècle, nous trouvons *Cavelier de la Salle* (1640-1687), qui non seulement


Samuel CHAMPLAIN
fondateur de Québec (Canada) en 1608.


Jacques PRONIS et Etienne FLACOURT
colonisent Madagascar, île Bourbon 1607-1660



Le Père MARQUETTE
exploration du Mississipi en 1670.



BOUGAINVILLE
Tour du monde de 1766 à 1769

accomplit, au nord de l'Amérique, une œuvre importante, mais explora la Louisiane et le cours du Mississipi, descendit bien avant dans le sud de l'Amérique et découvrit, jusqu'au Texas, de plantureuses contrées dont il fit don à Louis XIV. A la même époque, son rival, le *Père Marquette* fit connaître, à ses contemporains, une partie du Mississipi. ■ ■

■ En ce même temps, sous l'initiative des Colbert et des Richelieu, des Compagnies se fondent pour soutenir, au delà des mers, le commerce de la France. *Jacques Pronis* colonise Madagascar; *Etienne Flacourt* (1607-1660) lui succède et prend possession, au nom de la France, de l'île Mascareigne, qu'il nomme île Bourbon. ■ ■

■ Au XVIII[e] siècle, tandis que *Montcalm* donne sa vie pour défendre, contre les Anglais, les possessions françaises du Canada, tandis que dans les Indes, *Dupleix* et *Lally-Tollendal* essayent d'assurer à leur pays le plus magnifique des domaines, les expéditions lointaines prennent une orientation nouvelle. Des hommes de science dirigent ces recherches. On veut savoir plus, toujours plus, non seulement trouver des terres nouvelles, mais étudier les mœurs de leurs habitants, connaître la nature du sol, en un mot, enrichir le cerveau humain de nouveaux éléments. ■ ■

■ Voici en tête de cette liste, le grand navigateur *Bougainville* (1729-1811), le premier français qui fit le tour du monde. Ce voyage, il ne l'accomplit pas, comme le héros de Jules Verne en quatre-vingts jours. Il y mit presque trois années, de 1776 à 1769, et explora ainsi de nombreuses îles de l'Océanie : les îles Pomatou ou Archipel dangereux, l'île de Tahiti, les Grandes Cyclades, qu'on appela plus tard les Nouvelles-Hébrides, les îles Salomon, quelques points jusque là inconnus de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Guinée.

■ Nous parlerons plus loin du glorieux *La Pérouse* (1741-1788) qui, à bord de l' « Astrolabe » et de la « Boussole », recueillit des renseignements dont la science et le commerce tirèrent un large profit. Il les paya de sa vie, de même que *d'Entrecasteaux* (1739-1793) qui partit à sa recherche, ne le retrouva pas mais livra à l'activité humaine les vastes territoires explorés pendant ses randonnées. Plus tard, *Dumont-d'Urville* (1790-1842) rapporta de ses voyages dans la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Guinée des documents de haute valeur zoologique et linguistique. C'est lui qui éleva, dans l'île de Vanikoro, un monument à La Pérouse, dont le capitaine anglais Dillon avait retrouvé les vestiges du naufrage. ■ ■

■ Et la liste s'allonge encore, de tous les vaillants qui, plus près de nous, dès le début du siècle dernier, s'enfoncèrent jusqu'au cœur de l'Afrique : *René Caillié* qui partit dès l'âge de 16 ans frappé, dit-on, par la lecture de « Robinson Crusoë »; les *Faidherbe*, les *Galliéni*, les *Flatters*, les *Brazza*, et tant d'autres, jusqu'à *Charcot* qui, dans ce même temps, se fraya, avec ses vaisseaux, un chemin périlleux à travers les glaces du pôle et enrichit la science des découvertes qu'il avait faites au prix de grandes souffrances et de pénibles privations. ■ ■

■ Parmi ces navigateurs, nous en avons choisi trois dont nous vous conterons l'histoire : *Jacques Cartier*, le fondateur des possessions françaises au Canada; *Robert Cavelier de la Salle*, qui explora la Louisiane, et *La Pérouse* dont la mort en Océanie restera à jamais mystérieuse. ■ ■

■ De l'un à l'autre, des siècles se sont écoulés; ils ont agi chacun avec une mission et des buts différents; ils se ressemblent cependant en ces points : leur bravoure, leur endurance, leur amour du bien commun, ces qualités essentielles de l'âme française, qui ont pénétré déjà dans le cœur de nos enfants et qui, dans l'avenir, comme elles l'ont fait dans le passé, dresseront la France — parmi les nations — toujours plus grande et plus belle!



d'ENTRECASTEAUX
mort à la recherche de LA PÉROUSE 1793.



DUMONT D'URVILLE
voyage scientifique en Océanie 1790-1842.

Jacques CARTIER
1494 – 1554?



Parlant de François Ier, le chroniqueur Brantôme écrit :

« Il entretenait ses invités de discours grands et savants, leur en donnant le plus souvent les sujets et les thèmes. Etait reçu qui voulait ; mais il ne fallait pas qu'il fût âne, ni qu'il bronchât, car il était bientôt relevé de lui-même. De telle façon que la table du roi était une vraie école, car là, il s'y traitait de toute matière, autant de la guerre que des sciences hautes et basses. »

■ A ces réunions, où l'on parlait de tant de choses, on ne manqua pas de parler de la découverte encore récente du Nouveau-Monde. C'est ainsi que jaillit l'idée d'envoyer des vaisseaux de France explorer les côtes septentrionales de ces contrées. Le commandement en fut confié à Jacques Cartier.

■ Qui était ce Jacques Cartier? Il était né à Saint-Malo en 1494. De son enfance, on ne sait rien. Vivant parmi les bateaux qui visitaient le port de sa ville, il avait acquis les connaissances qui déterminèrent le choix du Roi. Il avait alors quarante ans. C'était un homme robuste, plein d'énergie, tel qu'on en voyait en ces temps, où les chevaliers étaient de taille à pourfendre un adversaire, d'un seul coup de leur immense épée.

■ Le 20 Avril 1534, avec deux vaisseaux et deux cent quarante hommes d'équipage, il quitte Saint-Malo. En vingt jours, il atteint la côte de Terre-Neuve. Il remonte vers le Nord et reconnaît la côte du Labrador, que les géographes de l'époque appellent « Terra Laboratoris » ou Terre du



Jacques Cartier arme ses vaisseaux dans le port de Saint-Malo pour la première expédition française au Nouveau-Monde

Travailleur. Il y plante une croix à l'écusson du Roi. C'est ainsi que pour la première fois la France prend possession d'une terre sur le sol américain.

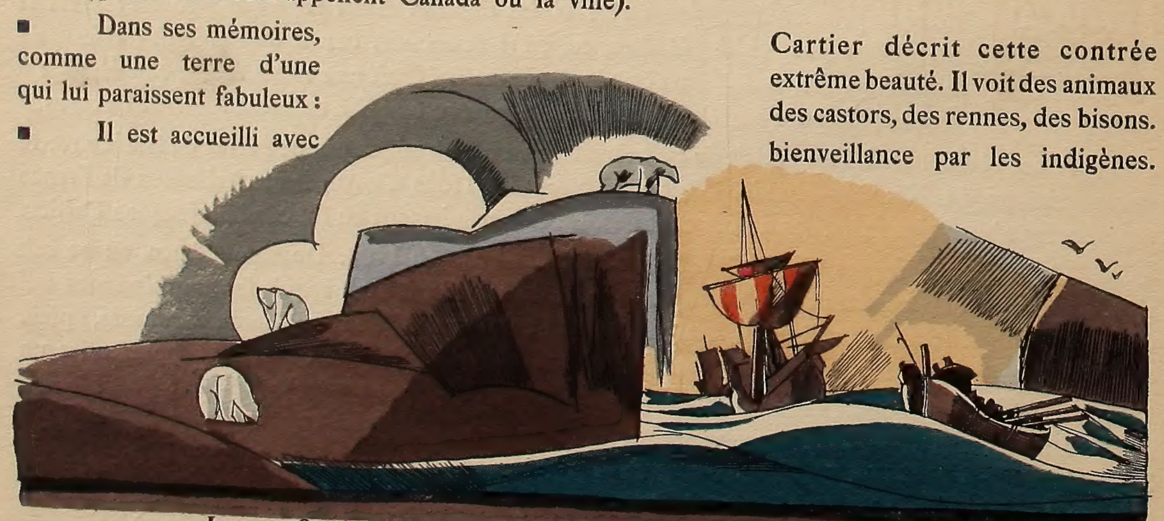
■ Quelques jours après, il débarque dans la baie de Gaspé. Ces parages sont habités par des Esquimaux, vêtus de peaux de bêtes, et dont le visage a la couleur du cuivre. Ils n'ont jamais vu de si grands vaisseaux; ces hommes, à la face blanche, leur semblent aussi extraordinaires qu'eux-mêmes peuvent le paraître aux marins de l'équipage de Cartier. Il y a une seconde d'indécision : un geste maladroit peut tout compromettre. Cartier s'avance. Il tend la main en signe de paix; grâce à son calme, Européens et sauvages se mêlent pacifiquement. Cartier plante une nouvelle croix, puis remonte, pendant quelques jours, un vaste cours d'eau, sans se douter qu'il vient de découvrir le Saint-Laurent, un des plus grands fleuves de l'Amérique du Nord (3.500 kilomètres). Rentré en France, Cartier rend compte au Roi des résultats de sa première expédition; il obtient le moyen d'en organiser une seconde plus importante.

■ François Ier lui donne le titre de « pilote du Roi » et le commandement de trois vaisseaux de sa marine : la « Grande Hermine » de 120 tonneaux, la « Petite Hermine » de 60 tonneaux et l' « Emerillon », moins considérable.

■ En 1535, le jour de la Pentecôte, Cartier appareilla. Quelques gentilhommes de la maison du Roi ont voulu partager ses aventures et ses dangers. A peine en mer, la petite flotte essuie de violents orages. Les trois bâtiments sont séparés. Ils ne se retrouvent qu'au but, à la baie du Grand Sablon, dans le détroit de Belle-Isle. Et voici Cartier qui, une seconde fois, remonte le Saint-Laurent. Le 1er Septembre, il passe devant l'embouchure de la rivière Saguenay; le 14, il reconnaît l'entrée d'une rivière, à 50 milles de Québec, et à laquelle il donne le nom de Sainte-Croix. A bord de l' « Emerillon » seul, il remonte cette rivière et parvient au village de Stadacona (que les naturels appellent Canada ou la ville).

■ Dans ses mémoires, Cartier décrit cette contrée comme une terre d'une extrême beauté. Il voit des animaux qui lui paraissent fabuleux : des castors, des rennes, des bisons.

■ Il est accueilli avec bienveillance par les indigènes.



Jacques Cartier aborde, au milieu des glaces, à la côte du Labrador

Les chefs organisent des fêtes. Suivant l'usage du pays, ils lui adressent de longs discours. Tandis qu'ils parlent, les femmes dansent dans l'...eau. La fête se termine par la conclusion d'une alliance. L'homme à la face blanche et l'homme à la face de cuivre se serrent la main, la peuplade massée autour d'eux pousse des clameurs, pour apprendre aux "Esprits", les dieux de là-bas, qu'une amitié vient d'être nouée.

■ Pendant son séjour, Cartier ne manque pas de noter ses observations. Il en est de sin-



Jacques Cartier découvre des contrées d'une beauté féerique près de Stadacona

gulières Les Indiens fument le tabac; en Europe, on ignore encore ce plaisir. Voici comment il le décrit :

■ *" Les Indiens possèdent certaine herbe dont ils font provision chaque été. Les hommes seuls en font usage. Ils en portent une certaine quantité, dans un petit sac suspendu à leur cou, et dans lequel ils ont aussi un morceau de pierre ou de bois creux, assez semblable à un sifflet. Pour se servir de cette herbe, ils la broient en poudre, la mettent à une extrémité*



Au milieu d'une foule enthousiaste et curieuse, Cartier ramène à Saint-Malo dix chefs indiens, qui se sont décidés à le suivre en France

du tuyau, puis plaçant sur elle un charbon allumé, ils aspirent la fumée, et s'en remplissent le corps jusqu'à ce qu'elle s'échappe de leur bouche et de leurs narines, comme elle le ferait pour une cheminée de maison. Ils allèguent que cette pratique est excellente pour la santé; nous essayâmes de faire comme eux, mais la fumée, en arrivant dans notre bouche, la brûlait comme du poivre."

■ La connaissance faite avec les chefs, Cartier fait amener la "Petite Hermine» et la "Grande Hermine» jusqu'à Stadacona, puis s'embarque sur l' "Emerillon» malgré les conseils des Indiens qui lui prédissent la mort par le froid et la faim. Cartier remonte le Saint-Laurent et explore des pays d'une beauté et d'une richesse merveilleuses. Partout, les indigènes lui font un accueil amical. Le 2 Octobre, ayant traversé un lac, qu'il appela le lac d'Angoulême, il arrive au village indien d'Hochelaga.

■ *" On parvenait,* écrit-il, *à ce village par une route aussi bien établie et aussi bien fréquentée qu'aucune route de France. Le village se trouvait au milieu d'une plaine couverte de chênes énormes, près d'une colline fertile et cultivée."*

■ A cette colline, Cartier donna le nom de Mont-Royal. Dans la suite, elle se couvrit d'habitations et devint la ville de Montréal.

■ En Novembre, Cartier ramena son vaisseau en face du village de Stadacona, où il avait laissé la "Grande Hermine» et la "Petite Hermine», et prit ses dispositions pour l'hivernage.

■ Rude épreuve! L'hiver dura jusqu'en Mars. Dès les premiers froids, les vaisseaux se trouvèrent pris dans la glace qui avait deux brasses d'épaisseur; la neige se mit à tomber; il y en eut bientôt quatre pieds sur le pont. Tous les liquides étaient gelés. C'est, sans doute, à cette époque que Cartier fit connaissance avec des animaux qu'il décrit de cette manière : *" des animaux aussi gros que marsouins assez faits par le corps et teste de la façon d'un lèvrier, aussi blancs que neige, sans avoir aucune tache".* Phoques? Ours blancs? On peut choisir.



TOLMER, Grav PARIS

du
le
poı
no.
coı

■ He
Inc
exp
acc
vil

■ *fr*
ve

■ d'l

■ lai

■ trc
en
ép
an
au

■ Aux maux de la famine et du froid s'ajouta un mal plus grand, le scorbut, maladie inconnue jusqu'alors. Sauf trois, tous les hommes de l'équipage furent atteints; vingt-cinq moururent. Trop faibles pour creuser la terre, les survivants durent enfouir les corps dans la neige. Sans l'intervention d'un Indien, qui leur indiqua le moyen de se soigner, avec une décoction de feuilles et d'écorce, ils seraient morts aussi.

■ Malgré ces souffrances, le printemps venu, quand Cartier fit ses préparatifs de retour vers la France, il songeait à revenir pour de nouvelles explorations. Faute d'équipage, il abandonna la « Petite Hermine ». Le 6 Mai 1536, la « Grande Hermine » et l' « Emerillon » mirent à la voile. Mais auparavant, Jacques Cartier prit solennellement possession du sol, au nom de François Ier. Une grande croix fut plantée; elle portait un écusson aux armes de France; une inscription était tracée :

« Franciscus primus, Dei gratia Francorum Rex, regnat. »



Reçu à la Cour de François Ier, Cartier rend compte de ses découvertes.



Cartier subit les rigueurs d'un terrible hiver qui bloque ses vaisseaux dans les glaces et les neiges.

■ Cartier amenait, avec lui, dix chefs indiens qui s'étaient décidés à le suivre. On juge de la stupeur et de l'enthousiasme des Malouins, quand, le 16 Juillet de la même année, débarqua Cartier et, derrière lui, ses dix Indiens, les premiers qu'on eût vus en France.

■ Il les présenta à la Cour de François Ier. Malgré les rapports de son pilote, le Roi se montra peu disposé à encourager une nouvelle tentative de colonisation. Il fallut l'intervention d'un gentilhomme picard, François de la Roque, sire de Roberval, que Cartier avait gagné à sa cause, pour qu'une troisième expédition fût décidée.

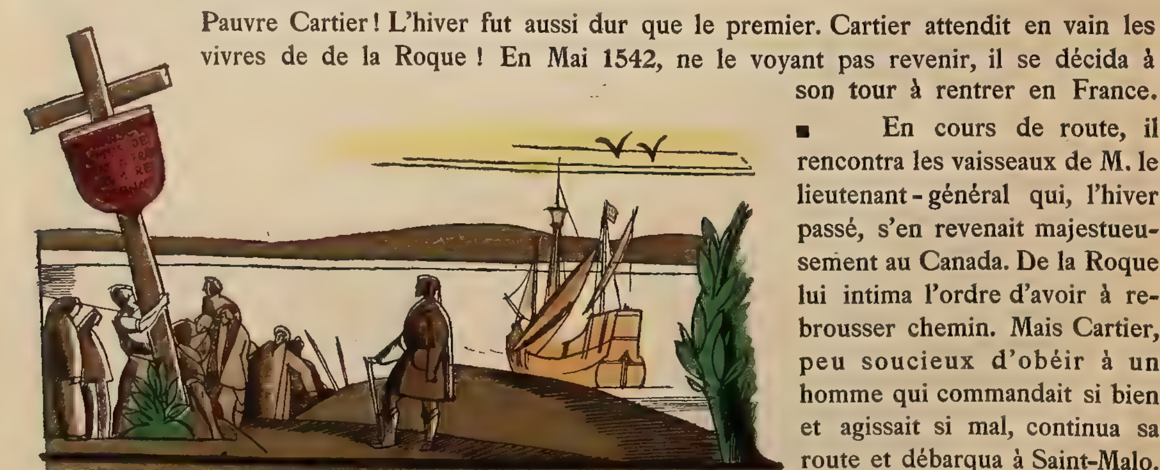
■ François de la Roque en prit la tête avec le titre de vice-roi et de lieutenant-général des nouveaux territoires — qu'en toute justice Cartier avait mieux mérité que lui.

■ Cinq vaisseaux furent équipés, dont les deux premiers mirent à la voile le 23 Mai 1541, sous les ordres de Cartier. Le 23 Août, la flottille mouilla, au complet, à la rivière de Sainte-Croix.

■ Sa cargaison débarquée, M. le lieutenant-général, qui aimait ses aises, trouva fort peu intéressant de passer un hiver dans les glaces du Canada. Un matin, il annonça qu'il allait chercher des vivres en France, mais qu'il ne tarderait pas à revenir.

Pauvre Cartier ! L'hiver fut aussi dur que le premier. Cartier attendit en vain les vivres de de la Roque ! En Mai 1542, ne le voyant pas revenir, il se décida à son tour à rentrer en France.

■ En cours de route, il rencontra les vaisseaux de M. le lieutenant-général qui, l'hiver passé, s'en revenait majestueusement au Canada. De la Roque lui intima l'ordre d'avoir à rebrousser chemin. Mais Cartier, peu soucieux d'obéir à un homme qui commandait si bien et agissait si mal, continua sa route et débarqua à Saint-Malo.



Cartier prend possession des territoires qu'il a découverts



Les Chefs Indiens concluent un pacte d'alliance avec Cartier. Pendant la fête, les femmes de la tribu exécutent des danses dans l'eau.



De La ROQUE

Que devint-il ? Suivant les uns, il vécut retiré à Saint-Malo, suivant les autres, dans un village nommé Limollan. Les dernières années de sa vie furent celles d'un homme qui, ne cherche ni les honneurs ni la gloire, mais la mémoire pleine de souvenirs de ses lointains voyages, termine ses jours dans la sérénité des grands esprits et des sages. On ignore l'année de sa mort.

Des siècles plus tard, en 1848, des marins retrouvèrent, au Canada, enlisée dans la vase la « Petite Hermine », que Cartier avait dû abandonner au retour de son deuxième voyage. Le temps et l'eau avaient fait leur œuvre : de la glorieuse « Hermine », il ne restait que des débris. Ils sont pieusement conservés dans un musée, à Saint-Malo.

Telle est, en résumé, la vie de Cartier. Sa fin fut obscure; son œuvre n'en reste pas moins éclatante. Tout le premier, avec des moyens précaires, il s'établit dans des contrées que les neiges et les glaces défendaient contre la curiosité humaine. Au nom de son pays, il prit possession de territoires où l'activité de ses compatriotes s'épanouit pendant des siècles. C'est grâce à lui que, maintenant encore, dans les maisons et dans les fermes, sous le ciel septentrional du Canada, chante le doux parler de France.

... Et depuis, de nombreux vaisseaux quittent les ports de France, vers les terres découvertes par Cartier.

Robert CAVELIER Sieur de la SALLE 1640 - 1687



Voyez cet homme ! Ce n'est pas un damoiseau; ce n'est pas un de ces courtisans à perruque frisée, que l'on voit papillonner autour d'un Roi. Des muscles puissants. Sous le front, une volonté de fer. L'œil doux cependant. Avec un tel homme, on le sent, on vivra de grandes aventures. Si le danger arrive, on n'aura pas peur.

Tel est *Robert Cavelier, sieur de la Salle,* dont nous allons vous entretenir à présent.

■ Il était né à Rouen en 1640, vers le début du règne de Louis XIV. Dès sa jeunesse, il rêve de découvertes et de voyages; au collège de Rouen, son pupitre est bourré de livres, où navigateurs et explorateurs racontent leur histoire. Il voudrait faire comme eux. A 23 ans, ayant perdu son père, maître d'une rente de 400 livres, il s'embarque pour le Canada, que l'on appelle à cette époque la Nouvelle France.

■ Le pays où nous entrons avec Cavelier, ne ressemble plus à celui que nous a révélé Cartier. Des colons se sont établis ; ils cultivent la terre, font la chasse aux ours, aux castors, aux renards, dont les fourrures constituent une marchandise précieuse pour l'Europe. Malheureusement, les peuplades indiennes voient d'un très mauvais œil les étrangers s'installer chez



Cavelier de la Salle, attaqué dans son fort, par les Iroquois, se défend vaillamment.

eux. A tout moment, suivant leur mot, ils « entrent dans le sentier de la guerre ». Avec mille ruses, par centaines, ils rampent jusqu'aux fermes, les pillent, y mettent le feu. S'ils parviennent à surprendre un Européen, ils le scalpent, c'est-à-dire que, d'un coup de couteau précis, ils lui enlèvent, avec la peau, toute la chevelure du crâne. Il faut donc se défendre; dans ce but, au centre de chaque colonie, on a bâti des forts, où veille une petite garnison. A son arrivée en Amérique, Cavelier obtient le commandement d'un de ces forts. Comme les autres chefs, il pourrait se contenter des alertes et des aventures que ne lui ménagent d'ailleurs pas les Indiens. Tantôt le matin, tantôt à la nuit tombante, leurs attaques se succèdent, pour ainsi dire de jour en jour.

■ Mais cette vie lui paraît trop calme. Et peut-être songe-t-il que le meilleur moyen de vaincre ses ennemis, c'est de s'en faire aimer. Il se risque au milieu d'eux. Sa forte taille et sa douceur leur en imposent : ils se laissent interroger; il étudie leurs mœurs et leurs dialectes. L'un d'eux lui apprend l'existence de l'Olighinsipou. Ce mot, difficile à prononcer, est le nom d'un fleuve qui plus tard s'appellera l'Ohio. Cavelier s'imagine, naïvement, qu'en suivant ce cours d'eau, il trouvera une nouvelle route pour la Chine. Cette erreur sera pour lui le point de départ d'importantes découvertes. Le 6 Juillet 1669, il quitte son fort, avec vingt-deux français et une escorte d'Iroquois. Coulant par des savanes, puis par des forêts, le fleuve descend vers le sud; la petite troupe suit son cours en canots : un jour, deux jours, des semaines entières. Elle arrive enfin devant un espace découvert et très vaste, où un autre fleuve roule ses vagues énormes, après avoir reçu les eaux de l'Ohio.

■ Quel est ce nouveau fleuve? Les indigènes disent un nom : le Mississipi. L'immensité de cette nappe d'eau l'attire. Où dirige-t-elle sa course? En quel endroit se jette-t-elle dans la mer? Il rêve d'aller jusque-là. Il persuade ses compagnons. Mais tantôt l'un, tantôt l'autre, l'abandonnent : au bout de quelques jours, il ne lui en reste plus que quelques-uns et ceux-ci, à leur tour le délaissent. Seul, que va faire Cavelier? Autour de lui, la forêt étend ses mystères et ses embûches. Des animaux rugissent, des lianes s'entrelacent comme des serpents et lui barrent le chemin. Pour revenir jusqu'à Montréal, combien lui faudra-t-il de jours? Qu'importe ! La nuit, il allume de grands feux pour effrayer les fauves ; le jour, il chasse pour subvenir à sa nourriture. Il arrive à Montréal, harassé, maigri, méconnaissable, mais non découragé, donnant à ceux qu'il retrouve et à tous ceux qui, plus tard, connaîtront sa vie, une admirable leçon d'énergie.



■ L'année suivante, il repart et, cette fois, il peut suivre le cours du grand fleuve. Il arrive jusqu'au 36e degré, tandis que, plus heureux que lui, le Père Marquette, des Jésuites, descend

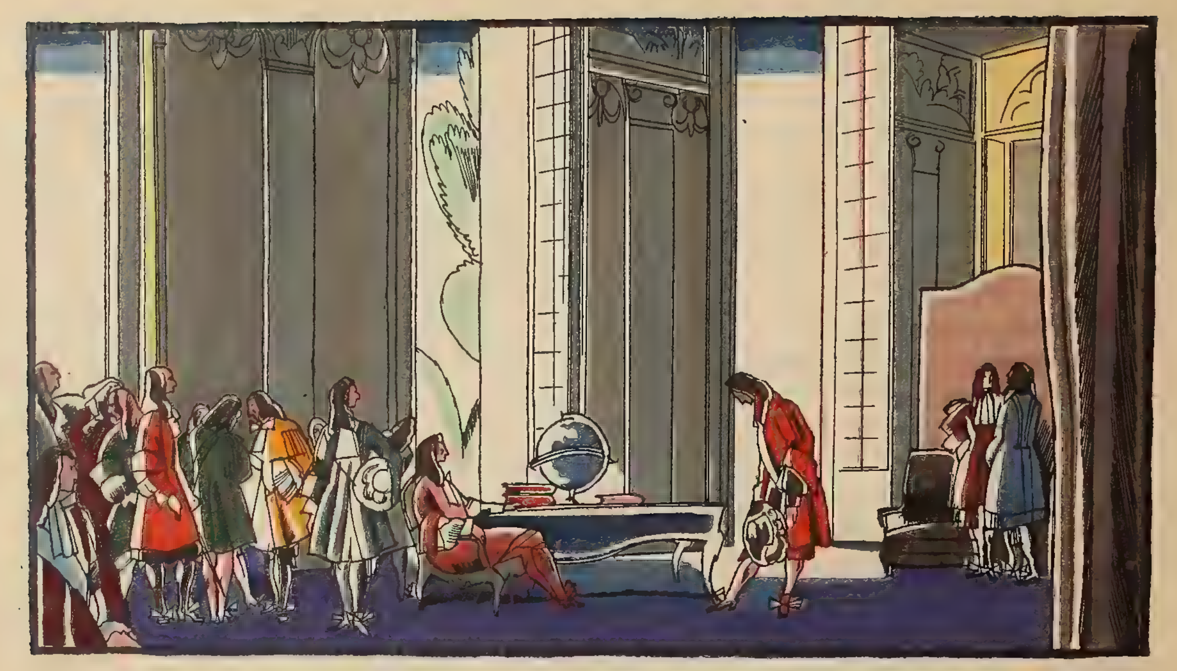
jusqu'au 34e degré et s'attribue, injustement, la découverte totale du Mississipi. Depuis ce moment, une rivalité s'élève entre les amis du Père Marquette qui, maîtres du Canada, voient dans le hardi Rouennais un concurrent dangereux. Des intrigues se nouent, des agissements sournois contre lesquels Cavelier a fort à faire pour se défendre, et qui empoisonneront sa vie.


Cavelier de la Salle fonde une colonie franco-iroquoise.

■ Une première fois, il va voir Colbert, le Surintendant des Finances, le grand organisateur de la marine et du commerce français. Il en obtient des lettres de noblesse et le commandement du fort de Frontinac, sur le lac Ontario. Cela ne lui suffit pas. L'idée du Mississipi, qu'il pourrait découvrir tout entier et donner à la France, continue de le hanter. Il revient en son pays; les intrigues de ses rivaux ont marché plus vite que lui. Quand il parle de ses projets, on hausse les épaules; on le dit fou, « bon à enfermer aux petites maisons ». Le Surintendant, lui-même, lui refuse sa porte; mais quand il peut le voir enfin, il en obtient tous les secours qui lui sont nécessaires. Il repart le 14 Juillet 1678. Cette fois un ami l'accompagne : le brave Henri de Tonti, le fils d'un financier napolitain, soldat de forte trempe et qui lui sera d'une fidélité inébranlable.

■ Le premier point de son projet est de construire une ligne de forts qui relierait Québec au golfe du Mexique, et constituerait comme une frontière armée, derrière laquelle les Français seraient chez eux.

■ Parti de Frontinac, il fait un voyage de 106 lieues, arrive au nord du lac Erié, près du



Reçu par le ministre Colbert, Cavelier de la Salle explique sa découverte du Mississipi.

Niagara et y jette les bases d'un premier fort. Il s'embarque ensuite sur le "Griffon" et commence, en 1679, la navigation sur les Grands Lacs. Il traverse le lac Erié, le canal du Détroit, les lacs Huron et Michigan. Le "Griffon" est le premier grand navire qui navigue sur ces eaux. Sa grande forme, brusquement apparue, ses mats qui craquent, ses voilures qui se gonflent sous le vent, épouvantent les indigènes. Le pays, alentour, foisonne en animaux de toutes sortes: bisons, ours, renards gris, rennes. Il renvoie, au fort Tonti, son vaisseau tout chargé de fourrures. Il continue son voyage, en canot, sur le Michigan, pour fonder de nouveaux forts. Tandis qu'il travaille, ses rivaux complotent contre lui. Un courrier lui apprend, qu'à Montréal, on a saisi ses biens; ses compagnons l'abandonnent. En même temps, il doit se défendre contre les attaques des indigènes et des Espagnols: tour à tour, ingénieur et soldat. Il en a, comme il dit, "crève-cœur »; et c'est ainsi, qu'il appelle le fort qu'il crée en ce moment.



La navigation sur les Grands Lacs.

■ En Janvier 1682, il peut, enfin, reprendre ses projets de rechercher l'embouchure du Mississipi. Le « Griffon » a été perdu. Il part avec 54 personnes, dont 21 sauvages. Tonti l'accompagne. Le pays, en ce moment, est couvert de neige; on part d'abord en traineaux, le long de l'Illinois, juqu'à Crève-Cœur. Là, des barques sont mises à flots. A mesure que l'on descend vers le sud, le pays devient plus beau et plus fertile. Plus de neige, plus de glace. De luxuriantes forêts, une lumière éblouissante, des plaines immenses, une faune et une flore dont il décrit les merveilles. Les sauvages, eux-mêmes, semblent s'être adoucis: ils accueillent

les voyageurs avec joie ; ils organisent des fêtes; ils viennent déposer, aux pieds du « chef blanc », des offrandes et des vivres. Tour à tour, les tribus lui font leur soumission : ce sont les Taensas, les Koroa, les Natchez. Ainsi, Cavelier se trouve avoir parcouru des territoires immenses, d'une richesse incomparable. Il en prend possession au nom de la France et les nomme La Louisiane.

■ Ce succès ne lui suffit pas. Il descend le Mississipi; le 6 Avril 1682, il atteint la fourche du Delta; le 7 et le 8, il reconnaît les chenaux qui en forment l'embouchure et, le 9, enfin, au comble de la joie, ayant réalisé le rêve de sa vie, il prend solennellement possession du Mississipi tout entier, qu'en l'honneur du ministre qui l'a protégé, il appelle le Fleuve Colbert.

■ Ces hauts faits ne reçoivent pas, en France, l'accueil qu'ils méritent. Louis XIV, aveuglé par les conquêtes qu'il rêve en Europe, déclare que « la découverte du sieur de La Salle est fort inutile ». Tel n'est heureusement pas l'avis de son ministre. Revenu en France, de La Salle obtient le titre de Vice-roi et la mission de fonder un établissement français en Louisiane.

■ Le 24 Juillet, il s'embarque avec une flottille de quatre bâtiments. Elle comprend notamment le "Joly », de 40 tonneaux, la « Belle", frégate de 6 canots, et l' « Aimable", de 300 tonneaux, sous le commandement du capitaine Beaujeau. Celui-ci se trouve être un homme de Cour, plus habitué à évoluer sur les tapis des salons que parmi les eaux de l'Océan. En route, il



N'ayant jamais vu de si gros vaisseaux sur les Grands Lacs, les indigènes fuient épouvantés.

s'égare; il manque l'embouchure du Mississipi, et, en Janvier 1685, après avoir erré dans le golfe du Mexique, il débarque Cavelier et sa troupe dans la baie de Saint-Bernard, au Texas, les abandonnant à leur sort.

■ Que feront ces hommes, perdus sur une côte sauvage, autant dire des naufragés? Ils sont deux cents. Parmi eux, on compte des êtres de courage, comme Cavelier, comme son



Cavelier de la Salle met ses barques à flots, pour descendre le cours du vaste Mississipi.

camarade Joutel, comme ses deux neveux, les Moranget. Mais les autres ! Des aventuriers comme les deux valets de Cavelier, Dan et Lantelot; comme cet Allemand, un certain Hims; comme beaucoup d'autres, livrés à toutes les suggestions de la détresse et de la faim !

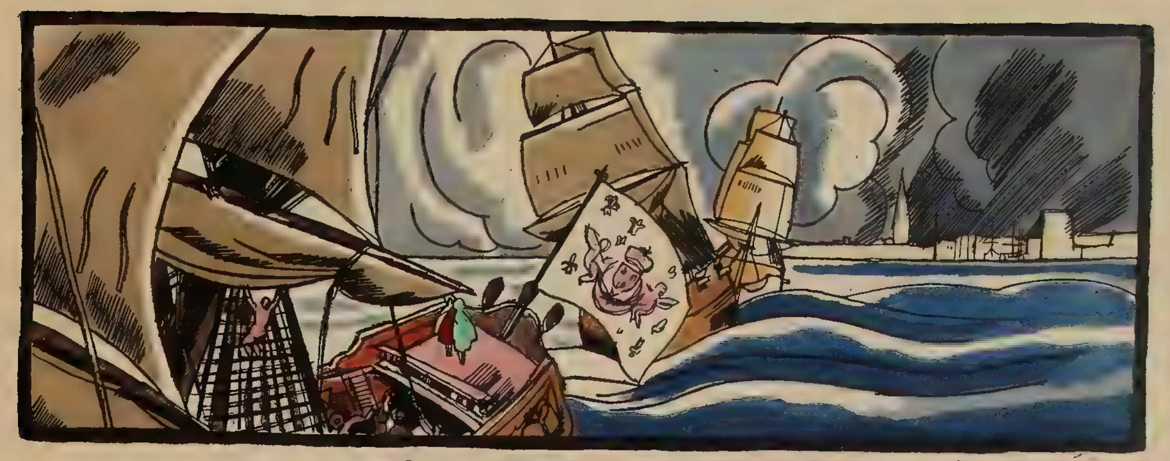
■ Cavelier se met vaillamment à leur tête. Plus de bateaux ! Tant pis, ils feront à pied les lieues qui les séparent de la colonie de l'Illinois. Chemin faisant, Cavelier découvre des mines, dont les pépites pourront, un jour, se transformer en bel or français; plus loin, sur le bord du Colorado, il fonde un fort.

■ Mais ses rivaux n'ont pas lâché leur proie. De jour en jour, Cavelier voit diminuer sa troupe. Venus on ne sait d'où, des émissaires mystérieux arrivent, qui découragent les hommes : les uns désertent, d'autres meurent. En Décembre 1686, ils ne sont plus que 36; en Janvier suivant, ils ne sont plus que 16. Avec ceux-là, du moins, Cavelier espère arriver à son but. Il veille sur eux; chaque matin, il les rassemble autour de lui. Il fait leur appel; il encourage ceux qui sont las; il soigne ceux qui sont malades; il est pour chacun comme un père qui oublie ses propres angoisses; et quand il a réussi à ranimer leur ardeur " En Avant " il leur montre, comme une Terre Promise, la florissante colonie de l'Illinois qu'ils trouveront au bout de leurs peines. Mais les intrigues continuent; plusieurs fois, il surprend ses deux valets qui s'isolent et chuchotent. Peut-être rêvent-ils de s'emparer des précieuses pépites d'or, que leur maître transporte dans ses bagages.



DE TONTI

■ Un jour, le drame se déroule rapide et poignant. Une discussion éclate entre les neveux de Cavelier et les deux valets Lantelot et Dan. Que se disent-ils ? Que se passe-t-il ? On ne le saura jamais exactement. Mais une haine implacable s'est allumée dans le cœur des deux serviteurs. A la tombée du soir, ils s'embusquent derrière des arbres. Au moment où Moranget apparaît, ils sautent sur lui et lui fendent le crâne à coups de hache. Cavelier survient ; il découvre le corps de son neveu que des vautours s'apprêtent à dévorer. Il se penche, il pleure. Des coups de feu retentissent et Cavelier tombe frappé à mort, avec trois balles dans la tête.



Sous le commandement du capitaine de Beaujeau, les vaisseaux de Cavelier voguent une nouvelle fois vers le nouveau Monde.

■ Il avait quarante-sept ans. Son cadavre fut abandonné aux fauves par ses compagnons qui, bientôt, s'entretuèrent. Cinq seulement d'entre-eux, revirent la France...

■ Telle est la fabuleuse, et pourtant véridique, histoire de ce voyageur, grand dans les malheurs, puissant dans l'action, qui révéla, à la France, un fleuve énorme, dota son pays d'un domaine magnifique et mourut en pleine force, alors qu'il rêvait pour sa patrie les plus belles conquêtes.

■ Quant on pense aux efforts héroïques de cet homme, à ses marches à travers des pays inhospitaliers et mystérieux, aux difficultés de tout genre qu'il eut à surmonter, aux riches et belles contrées de la Louisiane et du Texas qu'il a découvertes, on peut s'imaginer l'œuvre plus vaste encore qu'il eût accomplie, si ceux qui le devaient, l'avaient mieux soutenu, et surtout si la haine stupide et l'ingratitude de ses deux serviteurs ne l'avaient arrêté dans sa carrière si féconde en promesses.



Cavelier de la Salle, dans son périlleux voyage, traverse les contrées mystérieuses du Texas.



Son œuvre accomplie,
Accourus de toutes parts



...ie, Cavelier de la Salle, entouré de ses courageux compagnons, prend solennellement possession de la Louisiane. ...arts, les chefs des nombreuses tribus indiennes viennent rendre hommage au grand Français et lui font leur soumission.

■ En plus du Texas, des rives du Mississipi, du beau domaine de la Louisiane qu'il donna à la France, que de pays encore il eût révélés ! Combien de peuplades dont il eût étudié les mœurs, que de richesses il eût livrées à l'activité humaine ! N'importe son œuvre et sa vie furent belles.

■ Mesurez, sur la carte, les énormes distances qu'il a parcourues avec ses compagnons ; imaginez ce que pouvait être, au XVIIᵉ siècle, ces régions habitées par des peuplades sauvages et des animaux farouches, et vous vous rendrez compte que la figure de Robert Cavelier de la Salle est une des plus étonnantes parmi celles des explorateurs français. Certes parmi les colonisateurs, qui vinrent après lui, d'autres furent plus savants ; certains obtinrent des résultats plus brillants encore que les siens, mais peu ont eu, plus que lui, l'esprit d'aventure, l'audace et la confiance que donne un esprit pénétré de la haute mission qu'il doit remplir.



En l'an mil six cent quatre-vingt-sept, tandis qu'il se dévoue pour sauver ses compagnons de détresse, perdus avec lui dans les régions inhospitalières du Texas, Cavelier de la Salle, tombe, lâchement assassiné par ses deux serviteurs.

Jean François de GALAUP comte de LA PÉROUSE 1741-1788

est dans les appartements du Roi, au château de Versailles. Une pièce sobre. Au mur, des cartes. Sur les tables, des livres, des manuscrits. Sur une des mappemondes, le Roi trace du doigt l'itinéraire d'un long voyage. L'épée au côté, encore jeune dans son uniforme de capitaine de la marine, un homme se tient près de lui et regarde. Le doigt royal va toujours plus loin. Il contourne l'Amérique, remonte vers l'Asie, redescend vers la Chine, erre dans un grand espace bleu : l'Océan. Là sont des terres inconnues. Le doigt s'arrête, comme pour dire : « Vous irez là ». Le capitaine fait signe qu'il a compris.

■ Le roi, c'est Louis XVI; le capitaine: La Pérouse. Jean-François de Galaup comte de La Pérouse, était né au Gua, près d'Albi, en 1741. Entré à quinze ans dans la marine, La Pérouse conquiert ses grades, à la pointe de l'épée. La France vient de déclarer la guerre à l'Angleterre. Elle veut soutenir les Américains qui ont proclamé leur indépendance. Avec ses soldats, Lafayette se bat sur le sol même des Etats-Unis. Pendant ce temps, nos marins sous les ordres d'Orvilliers, d'Estaing, de Suffren, de Lamotte-Piquet, affrontent résolument les flottes anglaises sur toutes les mers. Le jeune La Pérouse prend une part active à ces batailles. A 18 ans, il est blessé et fait prisonnier dans le combat de Belle-Isle. Remis en liberté, ses actions d'éclat lui



La Pérouse va détruire les établissements ennemis dans la baie d'Hudson.

valent successivement le grade d'enseigne en 1764, de lieutenant en 1775, de capitaine en 1780.

■ Deux ans plus tard, il part avec le chevalier de l'Angle, détruire les entrepôts de pelleterie que les Anglais tiennent dans la baie d'Hudson. Il les rase, mais épargne ceux qui contenaient les vivres, afin que les malheureux qui avaient fui, dans les bois, puissent trouver des moyens d'existence après son départ.

■ Trois ans plus tard, il est mis à la tête de l'expédition qui attachera définitivement la gloire à son nom.

■ Le célèbre navigateur anglais Cook, au cours de trois voyages successifs, avait exploré les parages de l'Océanie. Tué par les sauvages des îles Sandwich, il avait laissé une tâche inachevée. Voulant complèter ces travaux, le gouvernement Français résolut de faire rechercher le passage entre l'Asie et le Nord-Ouest de l'Amérique, et de faire reconnaître les mers du Japon, les îles Salomon et le Sud-Ouest de la Nouvelle Hollande. En même temps que ce but scientifique, il s'agissait d'étudier les moyens de favoriser la pêche de la baleine et le commerce de la pelleterie.

■ Successivement, l'Académie des Sciences et la Société de Médecine s'occupèrent de la question. Un ami de La Pérouse, le capitaine de Fleurieu, mit sur pied un projet d'exécution pratique que Louis XVI compélta et annota de sa main.

■ La Pérouse fut mis à la tête de l'expédition qui comprenait deux frégates : la *Boussole* et l'*Astrolabe*. Un nombreux personnel de savants fut réuni. Dagelet, mathématicien et astronome ; Lamanon, naturaliste ; de Lesseps ; l'abbé Mongès, géologue ; la Martinière, médecin



Le combat de Belle-Isle (1759) où La Pérouse est fait prisonnier.

et botaniste; les deux Prevost, l'oncle et le neveu ; de Monneron, ingénieur en chef; Dufresne, chargé du classement des collections ; Bernizet, ingénieur géographe.

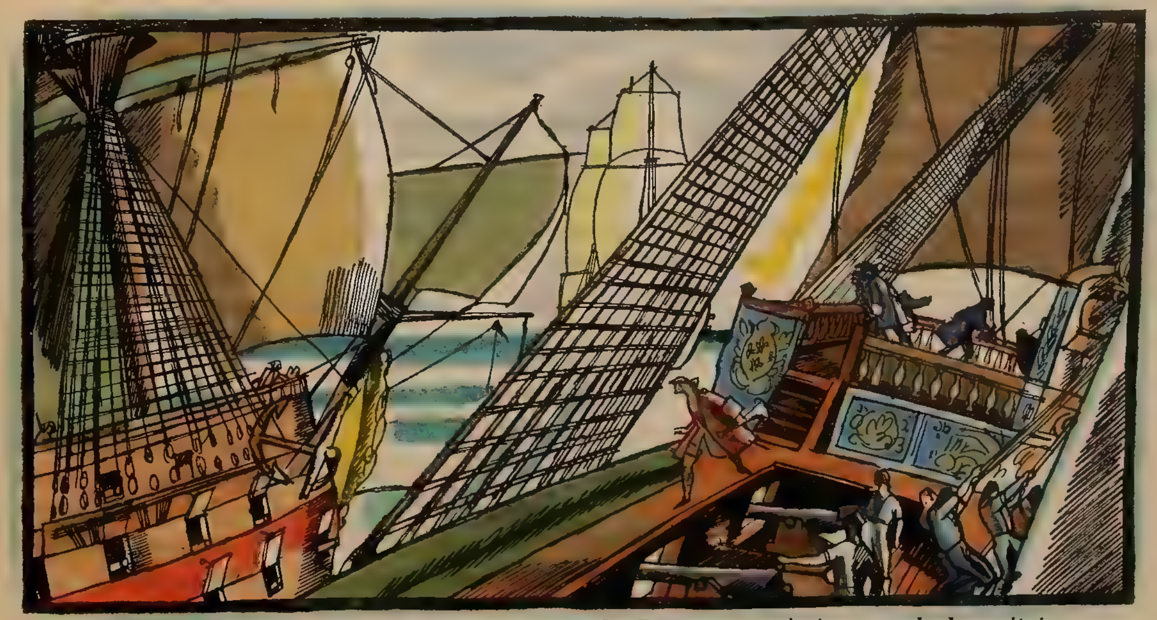
■ La Pérouse prit le commandement de la *Boussole,* de Langle celui de l'*Astrolabe.*



Louis XVI trace sur une mappemonde l'itinéraire du voyage de La Pérouse.

■ Le départ eut lieu à Brest, le 1er Août 1785. Une foule énorme s'était amassée sur le port. La première partie du voyage de La Pérouse est facile à suivre sur une carte. Faites comme le doigt de Louis XVI. Passez par Madère et Téneriffe. Traversez l'Atlantique; vous voilà au Brésil. Descendez; longez l'Amérique du Sud, doublez le cap Horn, remontez et, si vous êtes fatigués, reposez-vous un peu dans la baie de la Conception, au Chili. C'est là que, le 22 Février 1786, La Pérouse relâcha. On y connaissait le but de son voyage : Chiliens et Chiliennes firent aux officiers un accueil très chaleureux. Dans son journal, La Pérouse note ce qu'il a vu. Parlant de la mode Chilienne il dit : *La parure des femmes consiste en une jupe plissée de ces anciennes étoffes d'or et de soie qu'on fabriquait autrefois à Lyon. Ces jupes, qui sont réservées pour les grandes cérémonies, peuvent comme les diamants passer en héritage des grand'mères aux petites filles.*

■ Le 15 Mars, La Pérouse continue son voyage vers le Nord, passe par les îles de Pâques et Sandwich, et arrive tout en haut de l'Amérique, au Mont Saint-Elie, une importante montagne couverte de neiges et de glaces, sur la côte Nord-Ouest.



Au cours d'un violent combat naval, La Pérouse conquiert son grade de capitaine.

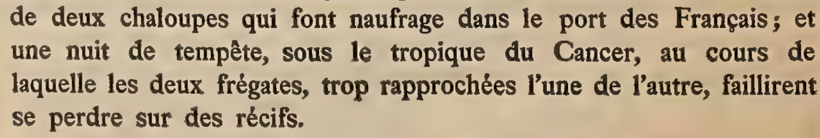


Acclamés avec frénésie "l'Astrolabe" et la "Boussole" quittent le port de Brest.

■ En cet endroit, l'expédition de Cook avait été contrariée par les gros temps et les courants. Audacieusement, La Pérouse donne le signal du départ. Jusqu'en Septembre 1787, "l'Astrolabe" et la "Boussole" croisent dans les mers, entre l'Asie et l'Amérique, tantôt au Nord à l'embouchure du Behring, tantôt au Sud dans les mers du Japon, le long des Philippines, dans les îles Formose. Partout, des notes sont prises et des études complètes rédigées, tant au point de vue géographique qu'ethnographique. On rassemble des collections : on prélève des échantillons de la faune et de la flore. Dans son journal, La Pérouse s'étend sur les mœurs des habitants des îles de l'Océanie, sur la production, sur l'industrie. Il dépeint la moindre pirogue.

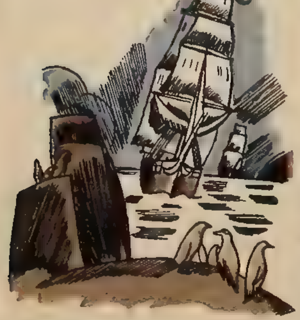
■ Voici la description des cases des habitants de l'île Maouna qu'il visite en 1787 : *Le meilleur architecte n'aurait pu donner une courbure plus élégante aux extrémités de l'ellipse qui terminait cette case : un rang de colonnes, à 5 pieds de distance les unes des autres, en formait le pourtour. Ces colonnes étaient faites de troncs d'arbre, très proprement travaillés.*

■ Au cours de cette randonnée, La Pérouse ne signale que deux incidents graves : la perte



de deux chaloupes qui font naufrage dans le port des Français ; et une nuit de tempête, sous le tropique du Cancer, au cours de laquelle les deux frégates, trop rapprochées l'une de l'autre, faillirent se perdre sur des récifs.

■ Le 7 Septembre 1787, ayant remonté vers le Nord, l'expédition relache au havre de Saint-Pierre et Saint-Paul du Kamtschatka. Cette contrée se trouve sous le pouvoir de l'impératrice Catherine de Russie. Des ordres ont été donnés : La Pérouse et ses compagnons profitent de l'hospitalité impériale ; ils trouvent aussi des nouvelles de France ; et M. de Lesseps, se séparant de l'état-major, revient par la voie de l'Asie avec les journaux et les cartes de l'expédition.



Le passage au Cap Horn.



Les savants qui accompagnent La Pérouse: Lamanon, de Monneron, Dagelet, Dufresne, La Martinière, l'abbé Hongès, les deux Prevost, Bernizet.

■ Le 29 Septembre, les frégates reprennent la mer, pour la troisième partie du voyage. Celle-ci fut tragique. Le 9 Décembre, le capitaine de l'Angle débarque avec son équipage dans l'île de Maouna, de l'archipel des Navigateurs. Ils sont attaqués par les indigènes. De l'Angle, après une défense énergique, contre des centaines de sauvages, tombe blessé à mort; onze matelots sont tués avec lui; vingt autres rentrent à bord, avec de graves blessures.

■ Quelques jours plus tard, le 25 Janvier 1788, La Pérouse s'arrête dans le port de Botany Bay, et remet une longue lettre, au commandant d'une flotte anglaise, en partance pour



Chiliens et Chiliennes fêtent chaleureusement l'arrivée de La Pérouse et de ses compagnons.



Chez les naturels de l'Océanie.

l'Europe. Il y commente les notes sur son voyage, et annonce la mort tragique de son malheureux ami, le capitaine de Langle.

■ Et puis ?... Plus rien !

■ Par la lettre de La Pérouse, on sut en Europe que l'expédition avait quitté Botany Bay, en Février, pour cingler parmi les îles de l'Océanie. On attendit des nouvelles. Au bout d'une année, on ne reçut rien ; au bout d'une seconde année, encore rien ; au bout de la troisième, toujours rien.

■ L'angoisse fut grande. Si au bout de ce temps, La Pérouse n'avait pas écrit, c'est que pour le moins, il avait fait naufrage. Mais où ? Dans quelles circonstances ? S'il vivait, comment voler à son secours ? S'il était mort, comment retrouver ses traces ?

■ Au début de 1791, l'Assemblée Nationale ordonna que la marine de l'Etat fit des recherches. Deux frégates furent préparées : la « Recherche » et « l'Espérance ». D'Entrecasteaux en prit le commandement, secondé par le capitaine de Kermadec et par un personnel de savants. Le 28 Septembre 1791, la petite flotte quitta Brest. En Mars, elle arrive en Océanie, là où l'on suppose que La Pérouse a péri. Pour le guider d'Entrecasteaux n'a qu'une seule indication : la dernière lettre de La Pérouse.



Le Mont Saint-Elie.

■ A travers l'Océan, au milieu de cent périls, il erre à l'aventure. Toutes les terres qu'il aperçoit, il y aborde. Il tâche d'interroger les indigènes : ce sont des Mélanesiens ou des Malais qui vivent à l'état sauvage. Les uns s'enfuient terrorisés ; les autres le menacent de leurs armes ; ceux qu'il parvient à interroger, ne comprennent pas ses signes. Il n'a pas d'interprète. Même si La Pérouse a passé par là, ils ne sauraient le dire. Mais peut-être, qu'en explorant les côtes, il pourrait trouver des vestiges des vaisseaux. Il cherche. Rien sur les côtes de la terre Van Diemen (Nouvelle Guinée). Rien dans l'archipel des Amis. Rien dans les nombreuses îles qu'il parcourt. De ces îles plusieurs ne sont pas portées sur les cartes, il leur donne un nom et les annote.

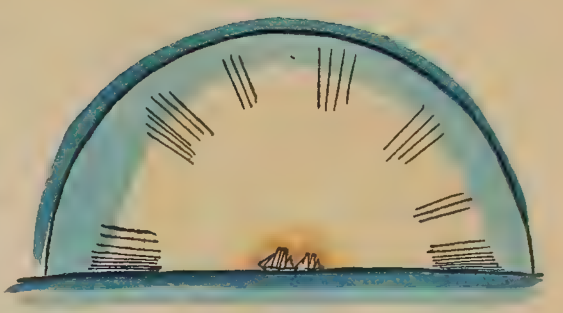
■ Et la recherche continue toujours... Le 6 Mai 1793, de Kermadec, meurt d'une maladie de langueur. D'Entrecasteaux s'obstine. Encore des îles : de grandes, de petites, chacune avec ses dangers et ses embûches. Toujours rien. Le 19 Juillet, il succombe à son tour. Le capitaine d'Auribeau reprend son poste. Nouvelles recherches. Toujours rien. Le 21 Août 1794, d'Auribeau meurt aussi. Et après plus de trois ans, l'expédition rentre en Europe, par le Cap, ayant perdu trois capitaines, mais n'ayant pu arracher son mystère à l'Océan... Et le temps passa.



Chez les sujets de Catherine de Russie.

■ Il fallut un hasard. Vers l'année 1826, un certain capitaine anglais, nommé Dillon, naviguait dans le Pacifique. La vie de cet homme, comme de beaucoup de marins, avait été riche en aventures. En 1813,

il avait failli périr, après un naufrage aux îles Fidgi.



L'équateur !

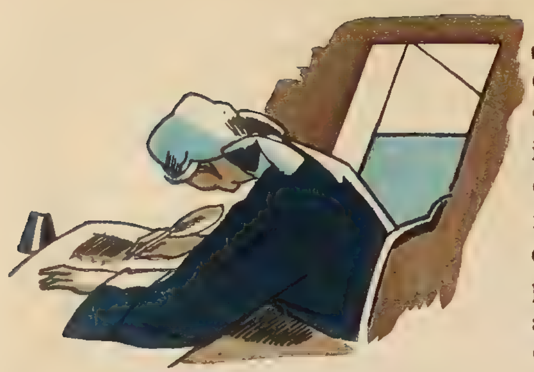
En 1826, il commandait le « Saint-Patrick » allant de Valparaiso au Bengale. Ayant mouillé dans une île de l'archîpel Mélano-Polynésien, il y rencontre deux de ses marins, qui y avaient été déposés, treize ans auparavant à la suite de son naufrage. Ils le mettent en rapport avec des naturels, et ceux-ci lui présentent un objet, qu'ils ont découvert dans les sables. Dillon l'examine. C'est une poignée d'épée en argent. Elle porte des caractères à demi effacés. On peut deviner un L et un P : les initiales de La Pérouse !

— Où avez-vous trouvé cela ? demande avec émotion le capitaine Dillon.

Les matelots lui désignent au loin une des îles de Vanikoro, qui font partie des terres du Saint-Esprit.

— J'irai ! dit Dillon, qui est au courant des recherches faites par d'Entrecasteaux et ses successeurs.

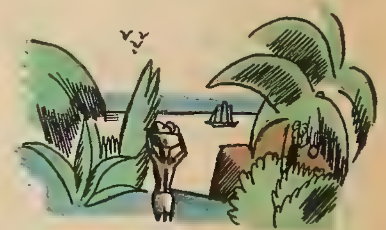
Le capitaine de Langle et plusieurs de ses matelots, périssent assassinés par les féroces habitants de l'île Maouna.



La dernière lettre de La Pérouse.

■ Mais auparavant, il passe à Calcutta, où la Compagnie des Indes lui confie le vaisseau la « *Research* ». Il emporte des présents pour les indigènes. Pour éviter les difficultés auxquelles d'Entrecasteaux s'est buté faute d'interprètes, il se fait accompagner par des hommes, connaissant les dialectes employés par les habitants des îles qu'il se propose de visiter. Il prend, également, avec lui, un agent français de la Compagnie, nommé Eugène Chaigneau.

■ Au début, le capitaine Dillon n'est pas plus heureux dans ses recherches que d'Entrecasteaux et les autres. Il doit errer longtemps. En Janvier 1827, il revient à l'île où on lui avait montré la poignée d'épée. Aidé de ses interprètes, il renouvelle ses questions aux indigènes. Mais les réponses qu'on lui fait, sont insuffisantes. Les renseignements sont confus et bien souvent contradictoires.



Le vaisseau du capitaine Dillon

■ A la fin, Dillon entre en rapport avec le chef d'une peuplade un peu moins sauvage que les autres. Suivant le récit que fit plus tard le capitaine, cette peuplade n'était pas anthropophage. S'ils ne s'en nourrissaient pas, ils utilisaient pourtant le corps humain : lorsqu'après des tempêtes, des vagues jetaient des cadavres de naufragés sur leurs côtes, ils prenaient leurs ossements, les faisaient tremper et durcir dans l'eau de mer, puis en façonnaient des pointes de lances et de flèches. Procédé qui peut nous surprendre certes, mais qui, en regard des mœurs absolument cruelles des habitants de ces contrées, paraît déjà moins barbare.

■ Leur chef fit de la mort de La Pérouse, un récit qui semble véridique. Une nuit, les deux vaisseaux vinrent se briser l'un après l'autre sur les récifs, entre deux îles du groupe. Les hommes du premier vaisseau eurent l'imprudence de faire usage de leurs armes contre les indigènes. Ils furent massacrés tous. L'équipage du deuxième navire fit des présents et eût la vie sauve. Dans quel groupe se trouvait La Pérouse? On ne peut émettre, à ce sujet, que des hypothèses. Il semble probable cependant, qu'instruit, par ses précédents voyages, sur les mœurs des habitants de ces parages, La Pérouse n'aurait pas permis que l'on commît l'imprudence de faire, contre eux, usage des armes, et qu'il se trouva par conséquent avec les naufragés du second bateau qui, plus diplomates, nouèrent des relations pacifiques avec les sauvages. Mais ceci n'est qu'une hypothèse, car l'affolement d'un naufrage dans la nuit, la surprise de se trouver au milieu d'une troupe de sauvages armés et menaçants peuvent expliquer qu'au premier moment, La Pérouse eût songé à se défendre et tombât frappé, avec ses compagnons.



L'épée de La Pérouse !

■ Toujours est-il qu'après quelques semaines de séjour dans l'île, les naufragés qui avaient échappé au massacre, voulurent regagner la France et construisirent un petit navire avec les débris du grand. Ils partirent quelques mois après, à l'aventure, à la recherche de leur pays et eurent un sort, qu'on ignore, mais qu'on peut deviner. Sans doute la faim, la soif, peut-être un nouveau naufrage parmi ces îles où les récifs sont nombreux et dangereux, et puis la mort. Quelques marins étaient restés dans l'île : ceux-là aussi étaient morts.

■ Le capitaine Dillon et, après lui Dumont d'Urville, explorèrent le théâtre de la double catastrophe. Ils retirèrent de l'eau une foule d'objets et des pièces d'armements, ayant appartenu à l'*Astrolabe* et à la *Boussole*. Ces précieux souvenirs sont pieusement conservés à Paris dans une salle du Musée de la marine, au Louvre. Qui pourrait les contempler sans fierté et sans émotion !



Leurs vaisseaux brisés sur les récifs, La Pérouse et ses compagnons se défendent contre les attaques des sauvages.

Le roi Charles X récompensa, comme il le méritait, le courageux capitaine Dillon, qui avait trouvé sur la fin de La Pérouse et de ses infortunés compagnons ces tristes renseignements.

A l'île Vanikoro même, Dumont Durville dressa un monument. Aux antipodes de la France, dominant les flots mystérieux, il porte gravés pour l'éternité les noms de La Pérouse et de ceux qui, avec lui, donnèrent noblement leur vie, pour la gloire de la France et le bien de l'Humanité.

La vie de La Pérouse est une remarquable leçon. Suivez-le, dès sa jeunesse ! Son pays est en proie aux attaques de ses ennemis. Dédaignant la vie plus facile, que lui permettrait son rang, il s'engage dans la marine, pour la défense de la France. Homme d'action, c'est dans l'action qu'il conquiert ses grades ; mais, dans le plus fort de la bataille, il sait se montrer, en même temps homme de bonté et de cœur : c'est ainsi que chargé de détruire des établissements ennemis dans la baie d'Hudson, il accomplit strictement sa mission ; mais aussitôt après, il n'écoute que son cœur, et prend, en quelque sorte, sous sa protection, ceux que l'implacable loi de la guerre lui aurait permis de laisser périr.

Plus tard, nous le retrouvons à la tête de l'expédition en Océanie, qui a immortalisé son nom. Comme il l'a fait par les armes, il veut faire rayonner le nom de la France par le prestige plus durable de la science. La mission qu'on lui confie est difficile et périlleuse ; d'autres, comme le célèbre navigateur anglais Cook, y ont laissé leur vie ; La Pérouse le sait ; néanmoins il l'accepte avec joie. Au cours de ce voyage même, comme un avertissement du sort qui l'attend, il voit son fidèle ami, le capitaine de l'Angle, mourir sous les coups des sauvages. Il continuera quand même. Ce que fut cette expédition, on le sait. Les renseignements précieux qu'il recueillit pour la science, les bénéfices qu'en tirèrent les navigateurs qui vinrent après lui, nous les avons résumés.

Certes on peut déplorer sa mort et la perte des derniers documents qu'il avait recueillis, et qui auraient augmenté le résultat matériel de son laborieux voyage. L'enseignement moral qui s'en dégage n'en est pas moins grand. Les explorateurs, les grands chercheurs qui vinrent après lui n'eurent qu'à suivre son exemple ; et maintenant encore, ceux qui liront le drame poignant et magnifique que fut sa vie, sentiront cet enthousiasme que donne le spectacle d'un caractère vraiment fort et beau, mis au service du bien commun.





CARTE DES VOYAGES DE LA PÉROUSE
N
S
E
O
SIBERIE
ASIE
CHINE
COREE
MER DU JAPON
MER JAUNE
JAPON
TONKIN
FORMOSE
MANILLE
Sept. 1787
DE LA PEROUSE
1787
KAMTCHATKA
MER DE BERING
DETROIT DE BERING
ALASKA
MONT St ELIE
AMERIQUE DU NORD
LE TRAIT ROUGE INDIQUE LE TRAJET DE LA BOUSSOLE ET DE L'ASTROLABE DEPUIS LEUR DÉPART DE BREST
1er Août 1785
BREST
FRANCE
Is CANARIES
AFRIQUE
OCEAN ATLANTIQUE
OCEAN PACIFIQUE
1786
HAWAÏ
Is SANDWICH
I. MARSHAL
I. MARIANNES
EQUATEUR
SUMATRA
BORNEO
JAVA
GUINEE
Is SALOMON
VANIKORO
I. FIDJI
NOUVELLES HEBRIDES
NOUVELLE CALEDONIE
I. TONGA
I. TAHITI
I. DE LA SOCIÉTÉ
Is MARQUISES
Is TOUAMOTOU
I. GAMBIER
I. DE PÂQUES
Avril 1786
AUSTRALIE
BOTANY-BAY
Janvier 1788
TASMANIE
NOUVELLE ZELANDE
AMERIQUE DU SUD
I. CATHERINE
DETROIT DE MAGELLAN
CAP HORN
TOLMER, Grav. PARIS.


IMPRIMÉ
par les soins de
TOLMER
A PARIS
13, Quai d'Anjou